

Première partie
La montagne et la ferme
Irlande, 1846

Manger sa douleur

Il se glissait hors de la cabane à l'heure où les autres dormaient encore et descendait de la montagne, dans l'espoir de l'apercevoir. Avec sa chienne, il dévalait la pente glissante, noyée de brume, puis longeait la rivière jusqu'aux prairies de Carmichael. Ses pieds frôlaient une herbe argent trempée d'eau froide. Il libérait la chienne endiablée de sa laisse en paille afin de la laisser fouiner en liberté sous les haies, la truffe sur la terre sèche des terriers, la queue battante.

À l'approche de la ferme, ils dépassaient le gros tas de fumier noir de Carmichael et l'enclos de pierres sèches avec sa meule de foin.

La cour de la ferme Carmichael était cernée de murs de deux mètres de haut, construits pour tenir un siège. Un portail en fer gardait l'entrée de la forteresse.

Les pavés de la cour étaient en granit bleu. Il se méfiait de la dureté étrange de cette pierre sous ses talons, comme d'ailleurs de la façade blanchie à la chaux de la maison à l'intérieur, de ce masque sévère qui le regardait avec un mépris amer.

Il ne s'était jamais senti à sa place à la ferme. Il avait essayé de se convaincre du contraire, en vain. Quand il était là, au pied de ces murs, ses pensées se bousculaient

sous son crâne comme des colombes sur le point de décoller de leur perchoir, battant des ailes et piquant du bec, dans la plus complète confusion.

S'il restait dans la cour, c'était seulement parce qu'il espérait apercevoir la silhouette de Phoebe Carmichael se découper dans la lumière limpide du petit matin, son seau à lait en main.

Phoebe, sa camarade de jeu. Il la connaissait depuis toujours, de même qu'il connaissait tout le monde ici.

Quand elle le voyait au portail, elle s'approchait pour lui proposer à boire.

« On n'en trouve pas de plus frais.

— Non, mademoiselle. »

Il aimait les minces pieds roses de Phoebe sur les pavés bleus. Ses avant-bras nus et l'étoffe bien propre de sa robe et de son tablier.

Elle était la seule fille Carmichael. Sa mère, poitrinaire, était morte à vingt-neuf ans. Elle était enterrée dans le cimetière de l'église presbytérienne de Mountshannon.

Posant son seau sur les pavés, Phoebe tirait de la poche de son tablier une petite tasse de porcelaine bleue, qu'elle lui tendait.

Il plongeait la tasse dans le lait, la portait à sa bouche et marquait un temps avant d'y tremper les lèvres.

« Vous voulez pas goûter, mademoiselle ?

— Non, merci, Fergus. Mais toi, vas-y. »

Le lait, opaque, sentait bon. Deux lampées chaudes et grasses s'étalaient sur ses dents.

« Merci, mademoiselle.

— De rien. » Et chaque nuit, il restait éveillé, dans la cabane sur la montagne, à écouter ses parents respirer. Phoebe, telle une braise au fond de sa tête, perçait à travers ses pensées, flamboyante. Se pouvait-il qu'elle ressente la même chose que lui ? Restait-elle allongée sans dormir dans la maison de son père, à tressaillir pour rien, à souhaiter que s'anime entre eux une incandescente ligne rouge ?

Il avait toujours vécu sur la montagne, avec les siens, tenanciers des Carmichael.

Le fermier possédait une jument baie, du nom de Sally. Il l'avait achetée pour la chasse à une époque où les gros fermiers du district se piquaient de vénerie et se partageaient les frais d'une meute de chiens.

Une robe baie, avec une crinière noire. De petite taille, mais au poitrail profond, puissant. Un cheval au coeur vaillant.

Le premier Carmichael du pays avait été un soldat.

Protestants, de langue anglaise, les Carmichael louaient les terres du comte de Liskerry, le landlord, *tiarna mór*. Personne n'avait jamais vu en chair et en os cet homme qu'on disait propriétaire de terres aux quatre coins du pays. Il habitait Rome. Les tenanciers de Carmichael logeaient dans des cabanes sur la montagne.

Une cabane, un cochon, une parcelle plantée de pommes de terre. En échange de quoi, à certaines périodes, ils mettaient leurs bras à la disposition du fermier. Moissonnant dans les champs de Carmichael, ils se prenaient souvent à contempler la rousse

Sally dans le petit pré où elle paissait. Certains haïssaient la belle jument, d'autres étaient fiers de se sentir associés à elle. Pour eux, la Sally de Carmichael était la meilleure garante de leur tranquillité. Elle déambulait dans son petit pré d'un pas languide, insouciant.

Fergus adorait la jument baie. Il entrait furtivement dans l'écurie de Carmichael, escaladait la stalle de Sally et se laissait glisser sur son dos. Il ne s'était jamais fait prendre. L'écurie – imprégnée d'odeurs de

vieux foin, d'huile pour sabots, de maïs – était pour lui un havre de paix. Plus chaude, plus sèche que n'importe quelle cabane sur la montagne. Il restait ainsi une heure ou deux, à califourchon, les doigts enfouis dans les crins durs de la crinière qu'il s'amusa à peigner.

Il avait quinze ans quand il tenta de la monter. Jusque-là, il n'avait pas éprouvé la nécessité de se rendre maître de quoi que ce soit. Le simple fait de s'installer sur son dos en secret, – ce seul exploit lui avait suffi. Puis un après-midi, étendu dans l'herbe, la tête sur un coude replié, les yeux rivés sur la merveilleuse jument qui broutait – lèvres retroussées, gencives bleues et dents jaunes au ras des brins d'herbe –, il eut subitement la sensation qu'il lui fallait la chevaucher. L'envie lui en vint brusquement, comme quand il avait faim.

Il se redressa et regarda autour de lui, sur le qui vive. Personne en vue. C'était la mi-été. Une trêve entre les moissons. Les prairies désertes ondulaient sous un soleil d'argent.

Il se leva et s'approcha tout doucement de la jument. Au début, elle se rebiffa, mais il lui parlait fermement en gaélique, d'une voix calme, et au bout de la cinquième tentative elle se laissa attraper ; il noua ses doigts dans sa crinière, appuya sa joue contre son encolure, y respira la chaleur du soleil. Il la mena jusqu'au mur de pierre, qu'il escalada, et

enfourcha la jument. À son léger coup de talons, elle avança d'un pas tranquille, s'arrêtant de temps à autre pour renifler un papillon qui voletait parmi les coquelicots. Ils tournèrent lentement autour du petit pré.

Quand Fergus resserra l'étreinte de ses doigts sur sa crinière et la taquina des genoux, Sally prit le galop, un magnifique petit galop.

Il avait du mal à garder son équilibre et sautait de plus en plus haut à chaque poser. Apercevant du coin de l'œil le fermier Carmichael debout à la barrière, Fergus perdit toute concentration. Il relâcha sa prise et chuta, atterrissant à quatre pattes sur l'herbe, abasourdi.

La jument s'ébroua, s'arrêta et baissa la tête pour brouter. Fergus vit Carmichael qui traversait le pré à grandes enjambées. Le fermier portait un vieil habit noir à queue, des bottes crottées et un chapeau de paille noué sous le menton par un ruban violet. Il tenait à la main une badine de prunellier.

Craignant les coups, Fergus se dépêcha de se relever en cherchant autour de lui un caillou pour se défendre.

La jument caressa l'herbe de ses sabots.

— Les genoux ! s'écria le fermier. Ce qu'il faut, c'est bien la tenir ! Tout est dans les jambes ! Il avait un visage brun, ciselé. Les lèvres inflexibles des Anglais. Phoebe, sa fille, avait les mêmes. Elle aimait jouer à mordre.

— Les mains doivent être douces, mais les genoux fermes. Elle te portera comme sur un nuage si tu as les mains douces et de la force dans les jambes.

Il dévisagea un instant Fergus par en dessous avant de demander : — Tu es bien le fils de Mike O'Brien ? Le petit-fils du vieux Feeny ?

Fergus fit signe que oui.

S'ensuivit un silence que troublaient seulement au-dessus de leurs têtes les cris des courlis qui volaient en direction de la bouverie. Carmichael attrapa sa jument par la crinière, une pleine poignée de crins. Sally renifla ses poches. Il laissa glisser sa badine dans l'herbe.

— On va voir comment tu montes.

Fergus hésita, incertain. Il était en colère aussi. En présence du fermier, il se sentait toujours pris d'une rage instinctive, sans doute atavique.

— Allez, mon garçon ! (Le fermier croisa les doigts, lui faisant la courte échelle, insistant.) Dépêche-toi, enfin !

Fergus jugea qu'il ne serait pas si mal, perché là haut, hors de portée du fermier. Il posa son pied dans les paumes de Carmichael et fut propulsé à califourchon sur le dos tiède de la jument.

— Tiens-la bien, mon garçon, montre-lui qui est le maître. (Carmichael tourna autour d'eux.) Ne te penche pas en avant comme ça, on dirait un petit laboureur. Tiens-toi droit ! Fais pas ton sac à patates. Fergus lâcha l'encolure et rejeta les épaules en arrière.

— Ne te sers pas du tout de tes mains, lui indiqua le fermier. Les jambes seulement. Allez, vas-y maintenant. Au pas. Pousse-la. Voilà. Voilà.

Pendant une demi-heure Fergus tourna autour du petit pré d'abord au pas puis au petit galop sous l'oeil du fermier Carmichael qui critiquait son assiette et lui criait ses instructions :

— Sens le mouvement de ses muscles. Sens-les se tendre. Tu ne monteras jamais convenablement tant que tu ne connaîtras pas ton cheval. Reste bien

décontracté. Fie-toi à tes genoux, c'est le langage que les chevaux comprennent. Tes mains viennent après. Tandis qu'il rentrait chez lui à pied dans l'après-midi, quatre garçons – dont un de ses cousins – l'alpaguèrent sur le chemin escarpé. Avant que ne

parte le premier coup de poing, alors que son cousin le couvrait d'insultes, traitant la jument de Carmichael de « baudruche de cuir », « sac d'os de chèvre », « merde à la moutarde », Fergus baissa la tête et lui fonça dessus, l'atteignant en plein dans la poitrine, ce qui fit tomber l'autre en arrière. S'emparant d'un bâton, il tint les autres à distance pendant que son cousin se relevait avec un grondement de taureau furieux. Fergus lança alors le bâton au loin et courut. Ils le prirent en chasse, hurlant comme une meute de chiens, et l'un d'eux finit par le jeter brutalement à terre.

Il resta étalé le nez dans les feuilles pourrissantes, le genou de son cousin lui bloquant le bas du dos.

— Cette fille c'est une bique en chaleur, murmura le cousin à son oreille en lui tordant le bras. Dis-le, Fergus. Cette petite conne de Phoebe, ta bien-aimée, c'est rien qu'une bique en chaleur.

Mais il n'en était pas question. Il ne se résoudrait jamais à céder. Plutôt manger sa douleur.

Son cousin lui tordit un peu plus le bras, jusqu'à ce que le cubitus grince sur la butée de l'articulation.

Manger sa douleur. C'est une forme de nourriture. À te donner le vertige.

Il avait conscience des rires rauques des autres, du soleil qui étincelait à travers les chênes, des feuilles moisies lui raclant les sourcils, des effluves de tourbe. Phoebe sentait bon l'eau froide ou le miel, ou la

tourbe noire. Lorsque l'on ouvrait un banc de tourbe, la fragrance la plus puissante, la plus pure, se respirait seulement si on se mettait à genoux, le nez collé au sol, et que l'on prenait une longue inspiration. C'était pour lui irrésistible, ce parfum qui lui tournait la tête, lui martelait la poitrine, sollicitait si bien son cœur qu'il le percevait comme un simple muscle au travail. Les autres coupeurs de tourbe continuaient à bêcher, rallumaient leurs pipe, et se moquaient de lui qui, agenouillé par terre, respirait fort, perdu au monde. Personne d'autre que lui n'éprouvait ce besoin – ou si certains l'éprouvaient, ils le réprimaient.

Les quolibets des garçons lui semblaient aussi lointains que les appels des faucons quand il s'allongeait l'après-midi à plat dos sur le sol rugueux de quelque prairie montagnaise et écoutait leurs cris de rapaces, en les regardant flotter sur des coussins de pure chaleur. Phoebe Carmichael, nette et propre.

Comme il laissait échapper un soupir, son cousin dut s'apercevoir que cela ne les menait à rien, car il lâcha le bras de sa victime, se releva d'un bond et frappa d'un violent coup de pied Fergus à la hanche

avant de gravir en trébuchant l'escarpement rocheux,
flanqué de ses auxiliaires – trois garçons pieds nus
vociférant un chant de rebelles.

Tu peux manger ta douleur et t'en sortir vivant.

C'est un repas silencieux. Tu manges ta douleur, tu
t'en régales. Tu manges sans te presser. Savoure
chaque bouchée. Tu peux manger ta douleur ; ça ne
te tuera pas.